

LE POSTILLON

LITTÉRATURE

Eric Naulleau: ma rentrée littéraire (3)

Trois romanciers – Martin Amis, Eirikur Orn Norddahl et Arnon Grunberg – ont choisi de traiter la Shoah à leur manière. Tous donnent à réfléchir sur la plus grande tragédie de l'Histoire.

Hasard éditorial ou nouvelle tendance littéraire, trois livres de la rentrée colorent la Shoah du noir de l'humour et du rose de la romance. Au risque du malentendu et parfois du scandale.

Sale gosse des lettres anglaises, Martin Amis restait sur quelques parutions indignes de ses débuts avec « Le dossier Rachel » dans les années 70 et du feu d'artifice des années 90 (« London Fields », « La flèche du temps » ou « L'information »). Aussi ne fut-ce qu'une demi-surprise lorsqu'on apprit que Gallimard, au catalogue duquel figurent une douzaine de ses titres, refusait son nouveau livre pour insuffisance artistique. Sauf que « La zone d'intérêt » se révèle un grand roman, cent coudées au-dessus du précédent (« Lionel Asbo, l'état de l'Angleterre »), publié sans sourciller en 2013 par la vénérable maison d'édition. On se dit alors qu'un prétexte pouvait en cacher un autre et que le traitement très particulier de la Shoah dans ces pages lui valait peut-être si rare humiliation. Sauf que « La zone d'intérêt » se révèle aussi un grand roman sur la Shoah. Le cadre en est moins l'enfer d'Auschwitz proprement dit (et d'ailleurs jamais nommé) que ses alentours où vit un trio amoureux composé de Paul Doll, commandant du camp, de son épouse Hannah, Mme Bovary exilée en Silésie, et du prétendant de celle-ci, Angelus Thomsen, officier SS et neveu de Martin Bormann. Un petit monde qui cultive son jardin, boit du sanckerre, va chercher les enfants à la sortie de l'école, convoite la femme d'autrui et sort un mouchoir quand le vent apporte les mauvaises odeurs des fours crématoires. Qui est le plus scandaleux, du messenger ou du message ? Faut-il s'offusquer de ce que l'écrivain peigne des bourreaux ordinaires plutôt que des monstres inhumains ? « Car je suis un homme normal avec des besoins normaux », ne cesse de clamer Paul Doll (lequel ne peut toutefois s'empêcher de calculer combien de temps il faudrait pour gazer tous les spectateurs d'une représentation à laquelle il assiste), tandis que Hannah déclare après la guerre à son propos : « C'est difficilement croyable. J'ai été mariée à l'un des assassins les plus prolifiques de



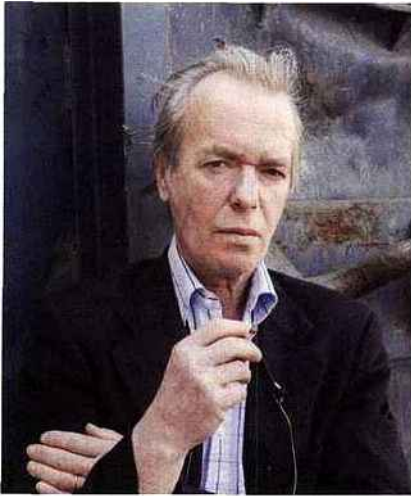
l'Histoire. Moi. Mais il était tellement vulgaire, et tellement... prude, si laid, si lâche, si bête. » Et Martin Amis d'insister en rappelant l'implication de grandes entreprises allemandes dans l'industrie concentrationnaire, le comportement des notables du coin venus se plaindre de la contamination des nappes phréatiques par les cadavres ou certaines statistiques : « *Eh bien, écoutez ça : des vingt-cinq chefs des Einsatzgruppen, nos polices politiques en Pologne et en URSS, qui font un boulot épatant, je vous le dis... eh bien, quinze ont un doctorat.* » Sans oublier le projet de Bormann d'abandonner l'alphabet allemand au

motif que la graphie gothique serait d'origine juive ou la délirante « théorie de la glace cosmique » sur l'origine extraterrestre des Aryens pour compléter le portrait de groupe d'une nation supérieurement cultivée et rationnelle. Au sinistre ballet des trains en gare d'Auschwitz le romancier mêle une authentique histoire d'amour et une intrigue policière autour du premier fiancé de Hannah, tour de force littéraire qui évoque dans ses meilleurs moments rien de moins que « Les Bienveillantes », de Jonathan Littell. Auschwitz reste soixante dix ans plus tard une question sans réponse, et Martin Amis a choisi en guise d'explication de montrer plutôt que de démontrer – quitte à réveiller la passion si française des polémiques absurdes. Répétition générale avant la sortie le 4 novembre du « Fils de Saul »,

de très loin le plus beau film en compétition lors du Festival de Cannes 2015. Un premier long-métrage du Hongrois Laszlo Nemes, tout de même récompensé par le Grand Prix, qui s'attira en mai l'incompréhensible haine d'une partie de la critique pour cette évocation d'un membre du Sonderkommando d'Auschwitz décidé à inhumer dignement son fils. A suivre.

Incongru. Gallimard aurait-il accepté de publier « Illska, le mal » ? Non seulement le trio amoureux de ce premier roman, lauréat du prix de la Littérature islandaise en 2012, surpasse dans l'incongruité celui de « La zone d'intérêt » – Agnès prépare une thèse sur les mouvements d'extrême droite, Omar est obsédé par la Shoah et Arnon milite pour un parti néonazi.

DESSIN D'USAULI POUR LE POINT



Martin Amis, auteur de « La zone d'intérêt »
traduit de l'anglais par Bernard Turlé
(Calmann Levy, 396 p, 21,50 €)



Eiríkur Órn Norddahl signe « Illska, le mal »
traduit de l'islandais par Eric Boury
(Métailie, 606 p, 24 €)



Arnon Grunberg a écrit « Tout cru »,
traduit du néerlandais par Philippe Noble
(Actes Sud, 512 p, 23,80 €)

Mais son étrange première partie, morcelée façon puzzle, prend un malin plaisir à réveiller la mauvaise conscience européenne sur la question du colonialisme: « Ces braves gens étaient profondément choqués de voir comment Hitler se comportait avec les Polonais. Ce que ces simples d'esprit avaient tant de mal à saisir, c'était qu'aux yeux de Hitler, les Slaves, comme les juifs, ne valaient pas mieux que les nègres, les Tsiganes et tous ces autres sauvages. » Ou de certains réprouvés d'hier et d'aujourd'hui: « D'après vous, quel fut le sort réservé aux Tsiganes quand on a libéré le camp d'Auschwitz ? On les transféra d'un camp de prisonniers à un autre où on les laissa mariner en attendant que les Alliés vérifient qu'ils n'étaient pas de simples voleurs à la tire affirmant à tort qu'ils avaient été persécutés par les nazis. » Parvenu à la page 234, Eiríkur Órn Norddahl décrète soudain qu'il est temps de débiter « Illska, le mal », « même si le livre est passablement avancé, même si nous aurions dû commencer depuis longtemps ». Les amours forcément compliquées des trois personnages principaux alternent alors avec une glaçante chronique de l'extermination en 1941 de tous les habitants juifs de Jurbarkas en Lituanie, ville d'origine d'Agnès. De nombreux récits ont déjà été publiés sur des massacres du même genre, mais l'horreur et le dégoût renaissent chaque fois devant la sauvagerie des bourreaux et l'active complicité des populations locales. Dans cette vaste, virtuose, érudite et parfois bouffonne réflexion sur les visages du mal à travers le temps, il arrive certes qu'à force de trop embrasser l'auteur mal étireigne, mais quelle fracassante entrée en littérature!

Manège désenchanté. Deux mille et quelques années après Archimède, il est temps de définir un nouveau principe: « Tout lecteur plongé en tout ou en partie dans un roman d'Arnon Grunberg subit une force verticale, dirigée de bas en haut et opposée à la gravité des thèmes abordés; cette force est appelée "poussée de rire". » Nous en étions restés en 2014 à « L'homme sans maladie » (Editions Héloïse d'Ormesson), fable aussi hilarante que terrifiante sur un cousin suisse du M. Plume d'Henri

Faut-il s'offusquer de ce que Martin Amis peigne des bourreaux ordinaires plutôt que des monstres inhumains ?

Michaux et du Joseph K. de Franz Kafka précipité en plein cauchemar irakien. Retour du Néerlandais le plus drôle depuis, depuis qui, au fait ? avec « Tout cru », roman choral dont les personnages principaux se nomment Roland, handicapé sentimental et spécialiste des aspects économiques de l'Holocauste, et Léa, épouse déboussolée et biographe de Rudolf Hoss, commandant du camp d'Auschwitz. Autour du couple adultère gravitent anciens conjoints, petits amis et maîtresses, autant de spécimens du genre humain pas très doués pour le métier de vivre. Dans le registre de l'humour noir, on ne voit guère de rival contemporain à notre romancier, capable de placer dans la bouche d'un amant bafoué: « Que tu me trompes pendant que je suis à un colloque sur l'Holocauste, est-ce que cela ne fait pas preuve d'un manque de respect ? » ou dans celle du maire de Brooklyn qui viole un travailleur immigré auquel il a promis une Carte verte: « Si tu veux que les Etats-Unis ouvrent leurs portes, ouvre-moi ton cul ! » Manège désenchanté pris d'emballement à mesure que progressent les intrigues parallèles dont tous les personnages finiront éjectés après avoir tenté d'attraper la queue de Mickey. Et si tel passage fleurit bon le cynisme houellebecquien (« Or les infidélités conjugales n'étaient en définitive qu'une forme de diversification »), il faut se figurer un Houellebecq qui aurait délaissé le burin pour le stylet, les contresens sur Huysmans pour les vues pénétrantes sur Adam Smith, les gros sabots pour les chaussons de danse et le ricanement pour l'éclat de rire ■